



## Corps à facettes

Pénélope Fay

La richesse de l'enseignement de Jacques Lacan est telle qu'il nous intime parfois de traverser les époques en suivant les mouvements d'une notion.

Le *corps* est l'une d'elles. Cheminer dans les textes, crayon à la main, avec en ligne de mire le déroulé du temps. Point d'annulation d'un abord par un autre. Les angles de vue ne se recouvrent pas, mais mettent en relief une sédimentation dont on pourrait observer les différentes strates. Par exemple, corps imaginaire, corps symbolique, être du vivant, se succèdent et se renvoient leurs éclats au fur et à mesure que la pensée se déplie.

À l'heure où un virus se propage par-delà des frontières, par quel abord attraper le corps, le mien, le tien, celui du voisin, celui du pays, voire du monde ?

À reprendre l'expression cartésienne, la substance étendue serait cette grande terre sans horizon ni frontières, où le corps du voisin et ce qu'il en sort est si proche qu'il y aurait à s'en prémunir. La séparation des corps est devenue une chimère. L'expression du corps propre dépasse ses propres limites. Comme deux morceaux de cire qui viendraient à se confondre en une seule substance, les corps ont aujourd'hui l'allure de parties d'un grand corps, aux limites floues.

À la lumière de l'enseignement de Lacan, le corps de l'être parlant, l'être du vivant, c'est le morcellement de ce corps<sup>1</sup>. Le vivant est justement ce qui ne se ramasse pas dans une unité, dans une forme délimitée. En ce sens, ce virus qui fait un pied de nez aux frontières, est l'expression même du vivant. Il est *en chaque point de la nature*<sup>2</sup> selon l'expression de J.-A. Miller au sujet de la jouissance.

Il est ce trublion qui rend caduque la passion pour l'image, celle qui viendrait recouvrir les tribulations de la jouissance, le morcellement du vivant.

Le vivant continue de remuer, malgré les disparitions. Et pourtant la pandémie agite<sup>3</sup>, non seulement la « seconde mort », mais la « double mort ».<sup>4</sup> Pas seulement la mort de l'individu mais la mort de la matière même, la fin des

---

<sup>1</sup> Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *La Cause freudienne*, n° 44, février 2000, p. 10.

<sup>2</sup> *Ibid.*

<sup>3</sup> Aujourd'hui, en Italie, il n'est pas toujours possible d'organiser une cérémonie funéraire pour dire adieu à ses proches. Cf. reportage de Mathieu Bock, « Coronavirus : en Italie, les morgues sont saturées », disponible sur le site Europe 1 International : La matinale d'Europe 1.

<sup>4</sup> Miller J.-A., « Biologie lacanienne... », *op. cit.*, p. 10.

temps. C'est ce que J.-A. Miller met en exergue à la lumière du Séminaire *L'Éthique*<sup>5</sup>.

La vie contre la vie en quelque sorte.

Or, si c'est le réel de la vie qui remue, réveille et soucie, à l'heure actuelle, si le leurre de l'image du corps apparaît là criant de vérité, alors *quid* du langage ?

La parole adressée n'est pas toute prise par le virus. Les signifiants, déroulés, dépliés, articulés, sont *cause de jouissance*<sup>6</sup>. Il y a parfois le corps qui se déchiffre, mais il y a aussi le corps où ça résonne, où l'aspect matériel du langage résonne dans le corps.

La vie a, par là même, une toute autre allure. Ce trente-neuvième numéro d'*Ironik* ! vous propose de faire un voyage autour de cette notion aux multiples facettes. Bonne lecture !

---

<sup>5</sup> Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 249.

<sup>6</sup> Miller J.-A., « Biologie lacanienne... », *op. cit.*, p. 10.